



# LA NATION

Bimensuel de la Ligue vaudoise fondé en 1931

SI QUA FATA SINANT

Fr. 3.50 / Abonnement annuel: 80.- / étudiants: 35.-

## Enthousiasme opiniâtre

Un important volet de la question du million d'habitants promis pour 2044 est migratoire. Selon les projections moyennes de Statistiques Vaud, 5 000 étrangers viendront annuellement s'installer en Pays de Vaud. Cette immigration sera principalement européenne. L'Accord sur la libre circulation des personnes rend toutefois la Suisse tributaire des politiques de naturalisation de ses voisins, beaucoup moins strictes que les nôtres. On pense notamment au droit du sol appliqué en France. A ces chiffres, ajoutons ceux de l'immigration clandestine, par définition mal connus. La présence de certains migrants dans les rues et les transports publics accentue le sentiment que ces chiffres sont importants.

Les étrangers issus de pays défavorisés ont une natalité plus élevée que celle des Vaudois. La proportion de la population assimilatrice se réduit. Dans les crèches et les salles de classe, la diminution voire la disparition des noms vaudois et même confédérés peut inquiéter ceux qui en portent. Naît alors la crainte d'un effacement pur et simple.

Mais cet effacement n'est pas que quantitatif.

La culture et les mœurs vaudoises s'effacent dans la tête des Vaudois eux-mêmes. Depuis 1945, l'Europe subit l'implantation massive d'une culture globalisée, d'influence américano-asiatique. Les réseaux sociaux et les *smartphones* la démultiplient. *Tik-Tok* est

bien plus efficace que *Time Magazine*. Et le *bubble-tea*<sup>1</sup> semble supplanter le Coca-Cola.

Comment affronter ces bouleversements ?

Notre récent séminaire a montré que la marge de manœuvre réelle du Canton en matière démographique était presque inexistante.

Les politiques migratoires sont principalement fédérales. Et les

politiques natalistes sont bien hasardeuses.

Une approche est de nier la dimension culturelle du problème. Cette approche est technocratique. Elle se concentre sur la gestion des flux, financiers ou routiers, le «développement territorial», et le quotidien de l'administration. Le programme de législature 2022-2027 – évoqué par Jean-François Cavin dans le présent numéro – ne traite pas spécifiquement de l'intégration des étrangers. Il se contente d'évoquer de manière générale «l'intégration et la cohésion sociales». Cet aveuglement est incompréhensible et pour le moins inquiétant: la nouvelle majorité n'ose-t-elle pas voir le problème ?

Le désintérêt de l'officialité pour la dimension culturelle du problème pourrait-il déboucher, au nom de l'égalité, sur une action de l'Etat contre les Vaudois soucieux de préserver leur identité ?

Une autre approche se réjouit de cette progression démographique. Elle y voit une «chance» ou une «opportunité pleine de défis». Elle se réjouira de la croissance économique censée nécessairement l'accompagner, la voyant comme le seul indicateur de la santé d'une communauté. Cette tendance est la plus dangereuse, pouvant aller jusqu'à justifier l'effacement d'une culture au nom de la croissance.

Certains courants traditionnalistes préconisent une troisième approche, celle du communautarisme national, popularisé par *Le pari bé-nédicte* de l'Américain Rod Dreher. On exécuterait délibérément un repli identitaire et religieux, aux fins d'assurer la préservation et la renaissance ultérieure de notre culture. Pour mille motifs politiques, financiers, moraux sur lesquels nous reviendrons, ce survivalisme culturel est impensable.

Les solutions radicales, comme la fameuse «réémigration», conçue comme une inversion à brève échéance, de gré ou de force, des

flux migratoires, nous semblent à ce point hors de la sphère des possibles qu'elles échappent au politique.

La vision de la Ligue vaudoise n'est ni optimiste, ni pessimiste, ni individualiste, ni civilisationnelle. Elle se concentre sur le Pays de Vaud conçu comme une communauté. Elle affirme sa responsabilité à l'égard de l'entier du territoire cantonal et de toute la population qui s'y trouve et exprime, à sa manière, un mode de vie commun à l'Occident.

Cette population, malgré l'aridité déprimante des chiffres de l'Etat, est encore composée de nombreuses personnes ancrées dans leur région, par leurs mœurs autant que par leurs relations personnelles. Des traditions se perpétuent collectivement avec une certaine vigueur.

Le cap à maintenir est celui de l'assimilation. C'est un long processus qui demande souvent plusieurs générations. Le riche tissu associatif qui fait le Canton – sur les plans économique, culturel, sportif – est plus efficace pour nouer des liens interpersonnels que les politiques publiques, le théâtre de rue antiraciste subventionné et les délégués à l'intégration bardés de diplômes. Là se trouve, pour qui souhaite s'investir, un riche espace.

L'hommage rendu à notre ami Pierre Rochat dans ces colonnes met en lumière ce qu'une personne discrète et opiniâtre est capable de construire, de transmettre et de préserver de notre identité et de nos institutions.

C'est ce même enthousiasme opiniâtre qui met la Ligue vaudoise au travail. En combattant la centralisation, elle assure au Canton de demeurer un lieu où l'autorité politique se déploie dans un cadre historique et géographique cohérent. Dans les *Cahiers*, *La Nation* ou ses vidéos, elle soutient ce qui contribue au bien commun. Elle y approfondit à long terme une doctrine politique originale qui fait partie intégrante du débat public vaudois et suisse. Dans la durée et au jour le jour, ses membres sont appelés à travailler le terrain culturel et institutionnel du Pays. Lui seul permet l'assimilation salvatrice.

Félicien Monnier

<sup>1</sup> Le «thé aux perles», *zhēnzhū nǎichá* en chinois, est un mélange de thé et de lait, parfois parfumé, et additionné de perles de tapioca. Cette boisson originaire de Taiwan se boit généralement avec une paille. Contrairement aux adolescents lausannois, l'auteur de cet article ne trouve pas cela très bon.

## Occident express 106

Mardi soir, je suis allé à un vernissage en t-shirt à manches longues. Je me suis baladé à pied dans Belgrade, conscient de l'étonnante douceur de ce début novembre. Mercredi matin le chauffage central de ville s'était allumé et il faisait à peine dix degrés. Le brouillard était si épais que je ne pouvais plus distinguer la jeune femme de l'immeuble d'en face qui, tous les matins vers huit heures, se maquille à sa fenêtre. En une seule nuit nous sommes passés d'été en hiver sans vraiment avoir connu d'automne. Le changement de saison est souvent d'une désarmante brutalité à Belgrade. Sans rentrer dans de fumeuses analogies déterministes, il se trouve que cette brutalité se retrouve chez les Belgradois. Leurs humeurs, tantôt explosives et tantôt apathiques, se succèdent sans raison apparente et ne cessent de m'attendrir et de m'excéder tout à la fois. C'est peut-être une des raisons qui m'ont poussé, il a plus de deux décennies, à poser ici mes valises – à rebours ou presque de tout bon sens. Car après vingt années passées à vivre parmi les Serbes, à explorer leurs terres, à apprendre leur langue, leur humour et leur histoire, il n'est pas impossible que je sois parvenu aux frontières de l'intérêt de cet exercice. Et tout en contemplant le chemin parcouru, qui se justifie en lui-même, cette éternelle question persiste à me hanter: qu'est-ce qui m'a poussé à abandonner presque tout pour vivre ici. Si j'étais excessivement pathétique, ce qui m'arrive, je dirais que l'existence seule de mon fils explique et justifie tout. Mais il n'était pas né lorsque j'ai pris cette décision, d'une part, et d'autre part il n'est pas bien inspiré de faire endosser à nos enfants le poids de nos décisions,

bonnes ou mauvaises. Avec les années néanmoins, il me semble que c'est ma propre enfance qui peut révéler le sens profond de ma vie belgradoise. Celle-ci a été marquée par des récits d'un romantisme suffoquant dans lequel des héros surhumains sauvaient des petits enfants des griffes de monstres apocalyptiques. Ce n'était pas les contes de Grimm, c'était l'histoire de ma propre famille. En franchissant mon pas de porte toutefois, je me trouvais dans la banlieue de Lausanne, l'endroit le plus calme, le plus prévisible, en un mot le plus ennuyeux de la terre. Cette dissonance entre mes origines et leur résultat m'a probablement motivé à vouloir retrouver, quelque part sur cette planète, un lieu qui puisse me faire revivre l'intensité de ces récits d'autrefois. Le même drame – sans le danger. Belgrade avait tout pour me plaire de ce point de vue. Les cendres encore fumantes des années 90, les drames incessants d'une région qui avait fait basculer le continent tout entier dans le carnage, le mélange défraîchi d'architecture austro-hongroise et communiste tout droit sorti d'un décor de cinéma, j'avais trouvé ici tous les éléments qui me faisaient franchir mon pas de porte en endossant mon pardessus et le poids d'une histoire parfaitement tragique. Aujourd'hui j'ai de la sympathie pour ce jeune d'homme de trente ans. Mais à tous points de vue je ne le suis plus. Envers et contre tout j'aime Belgrade et les Belgradois. Comme me disait ma mère, on ne s'attache vraiment qu'à ce qui souffre. Aujourd'hui cet attachement, pour véritable qu'il soit, ne m'offre plus de raisons suffisantes pour prolonger indéfiniment mon séjour dans cette ville.

David Laufer

## Oberman, l'inachèvement sans cesse

Le premier cahier des *Années de Pèlerinage* pour piano de Franz Liszt sublime les souvenirs d'un voyage de l'auteur avec sa maîtresse Marie d'Agoult en Suisse. La pièce centrale du recueil, la plus développée – et la plus émouvante – s'intitule *Val-lée d'Oberman*. Il n'existe nulle part en Suisse un lieu identifiable. Liszt fait référence à une lecture marquante suggérée par George Sand, un roman épistolaire d'Etienne Pivert de Senancour (1770-1846), *Oberman*. Publié dans une relative indifférence en 1804, il connaît une gloire tardive grâce à la publicité que lui fait Sainte-Beuve, lors de sa réédition de 1833. Balzac, Stendhal, Vigny, jusqu'à Proust ont manifesté leur admiration et parfois leur dette à l'auteur d'*Oberman*.

Né à Paris en 1770, Senancour est l'enfant unique de parents âgés et bigots. Adolescent triste et solitaire, le jeune Etienne s'étiole dans cette atmosphère maussade. Ses moments de bonheur, il les doit à l'évasion dans la lecture (Rousseau!) et à la révélation des beautés de la nature, lors de fréquentes échappées dans la forêt de Fontainebleau. Le jour où son père veut le faire entrer au séminaire, il n'hésite pas et s'enfuit, avec la complicité de sa mère, vers les paysages qui ont enchanté le célèbre promeneur solitaire. C'était le 14 août 1789.

Arrivé à Genève, il parcourt à pied les rives du Léman, s'arrête à Cully, poursuit vers Moudon, Yverdon, Neuchâtel, Thièle, Fribourg, le Bas-Valais. Au début, il jouit de sa liberté neuve et du spectacle enivrant de la nature. Le voici à la fin d'une journée d'été sur un tertre au bord du Jorat, contemplant les Alpes de Savoie et du Valais: «La lumière du couchant et le vague de l'air dans les profondeurs

du Valais élevèrent ces montagnes et les séparèrent de la terre, en rendant leurs extrémités indiscernables; et leur colosse sans forme, sans couleur, sombre et neigeux, éclairé et comme invisible, ne me parut qu'un amas de nuées orageuses suspendues dans l'espace: il n'était plus d'autre terre que celle qui me soutenait sur le vide, seul, au sein de l'immensité. Ce moment-là fut digne de la première journée d'une vie nouvelle.» Cette description d'un paysage brumeux, avec des montagnes floues, un horizon indistinct, contemplé par un voyageur solitaire fait irrésistiblement penser à cette célèbre icône de la peinture romantique *Der Wanderer über dem Nebelmeer* de Caspar David Friedrich (1818).

Senancour n'avait des Alpes qu'une connaissance livresque: les descriptions par Saint-Preux dans *La Nouvelle Héloïse* et, depuis qu'il est en Suisse, la lecture enthousiaste

La perte vraiment irréparable est celle des désirs.

de Saussure. Il entreprend l'ascension des Dents du Midi au début de septembre 1789. Intrépide et imprudent, à mi-parcours, il renvoie son guide, afin «que rien de mercenaire n'altérât cette liberté alpestre. [...] Je sentis s'agrandir mon être ainsi livré seul aux obstacles et aux dangers d'une nature difficile, loin des entraves factices et de l'industrielle oppression des hommes.» Dans son ivresse, il abandonne tout son équipement, argent, montre, vêtements, et poursuit à demi-nu son escalade jusqu'au pied des parois de la Cime de l'Est. Là il vit un moment d'intense exaltation esthétique et philosophique: «Je suis monté demander à la nature pourquoi je suis mal auprès d'eux [les hommes].» Des pages d'un lyrisme grandiose laissent

entrevoir qu'il a enfin atteint, dans ces espaces célestes et purs, le bonheur recherché.

Mais son caractère ténébreux reprend vite possession de son âme. Perpétuellement insatisfait, Senancour parcourt toute la Suisse romande, incapable de se fixer durablement: «A Moudon, au centre du pays de Vaud, je me demandais: vivrais-je heureux dans ces lieux si vantés et si désirés? Mais un profond ennui m'a fait partir aussitôt. [...] Je me décidai à rester le soir à Iverdun, espérant retrouver sur ses rives, ce bien-être mêlé de tristesse que je préfère à la joie. [...] Malgré le pays, malgré le lac, malgré la beauté du jour, j'ai trouvé Iverdun plus triste que Moudon. Quel lieu me faudra-t-il donc?» Des nécessités l'obligent à retourner à Paris ou à Fontainebleau. La Révolution a ruiné le citoyen Pivert,

mais il ne semble pas s'en émouvoir. Lors de ses nouvelles pérégrinations, il fait des stations à Lyon, mais c'est essentiellement dans nos contrées qu'il promène une mélancolie sans remède, et qu'il poursuit vainement sa quête d'une sagesse qui se dérobe même dans l'exercice de l'écriture.

L'atmosphère dominante de l'œuvre est le désenchantement. Présenté comme un roman épistolaire, le lecteur a peine à croire à l'existence d'un correspondant. Senancour se parle à lui-même, à la manière d'un journal intime. Les rêveries d'*Oberman* n'entrent dans aucune catégorie littéraire, sinon l'autobiographie. La qualité et la nouveauté de l'écriture poétique en font une œuvre singulière. Singulière au point que c'est le seul livre qui ait survécu de son auteur. Les temps sont durs pour un génie

incomplet qui subit le voisinage écrasant de contemporains d'une autre stature: Chateaubriand, Napoléon, Beethoven, Constant, Madame de Staël. Mais nous serions bien ingrats de ne pas réserver une place dans notre cœur à cet incurable romantique qui invitait un ami corniste et des cantatrices allemandes à jouer la sérénade au clair de lune, dans une barque, entre Saint-Saphorin et Meillerie. Et on lui pardonnera de préférer le vin de Cortaillod à ceux de Lavaux.

Jean-Blaise Rochat

Note 1) Senancour ignorait l'allemand; pas Liszt, ce qui explique la disparité orthographique *Oberman / Obermann*. On précisera qu'*Oberman* n'est en rien une préfiguration du surhomme nietzschéen.

Note 2) Liszt a saisi l'essence du chef-d'œuvre de Senancour: un simple fragment de gamme descendante sert de motif obsédant d'une tristesse accablée. Des modulations audacieuses et de subtiles dissonances font vivre les déchirures de l'âme. Seule la fin optimiste de la pièce contredit la désespérance de Senancour: Liszt était croyant, Senancour non.

Note 3) Le titre de l'article emprunte celui d'une partie d'une cantate, *Le Temps restitué*, de Jean Barraqué (1928-1973), musicien tragique, lointain frère en désespoir de Senancour.

Note 4) *Oberman* est disponible dans des éditions soignées, annotées et commentées chez Folio ou Garnier-Flammarion. On aimerait retrouver l'ancienne édition 10/18 avec la préface de Georges Borgeaud, qui a vécu dans le même cadre: Saint-Maurice, Lausanne, Aubonne.

## Roméo et Juliette de Berlioz

Hasard des programmations de concerts, on a pu entendre à Lausanne deux œuvres majeures d'Hector Berlioz dans l'intervalle d'une semaine, l'une archi-connue, l'autre beaucoup moins. Dirigés par Claire Gibault, l'orchestre de l'HEMU et le Sinfonietta de Lausanne ont donc joué la célébrissime *Symphonie fantastique* le 17 novembre dernier à la salle Métropole. Sept jours plus tard, le Théâtre de Beaulieu retentissait des accents de la symphonie dramatique *Roméo et Juliette* pour trois voix solistes et chœurs, interprétée par l'Orchestre de la Suisse romande sous la direction de Daniel Harding, avec le concours du Chœur de l'Orchestre de Paris. Ayant assisté au second de ces concerts, c'est donc de celui-ci que nous rendrons compte.

Voici une partition bien hétéroclite, aux enchaînements parfois curieux et peu compréhensibles (surtout lors d'une première écoute), avec un final dans le style plus pompier que grandiose; mais elle recèle tant de belles pages qu'on peine à comprendre qu'elle ne soit pas vraiment entrée au répertoire des orchestres (sauf peut-être certaines pages symphoniques détachées de l'ensemble). Ferait-elle peur par ses dimensions (elle dure une heure et demie, et Berlioz évoque le chiffre de 270 exécutants!)? Mais cer-

taines symphonies de Mahler (notamment les 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> avec voix solistes et chœurs) requièrent également des effectifs énormes et dépassent largement l'heure, elles sont pourtant au répertoire des orchestres du monde entier, sans parler des innombrables enregistrements qui en ont été faits. On peut incriminer le livret d'Emile Deschamps qui paraît désuet aujourd'hui et fait peu honneur au génie de Shakespeare dont il s'inspire parfois de loin («Belles Véronaises, sous les grands mélèzes, allez rêver de bal et d'amour» ...), mais que de livrets de cantates, d'oratorios ou d'opéras méritent pareille critique! On peut encore invoquer les interventions plutôt brèves des solistes auxquels sont confiés des rôles secondaires, ceux des deux héros étant «incarnés» par l'orchestre; Berlioz s'en explique dans sa préface à l'ouvrage: «les duos de cette nature ayant été traités mille fois vocalement et par les plus grands maîtres, il était prudent autant que curieux de tenter un autre mode d'expression. C'est aussi parce que la sublimité même de cet amour en rendait la peinture si dangereuse pour le musicien, qu'il a dû donner à sa fantaisie une latitude que le sens positif des paroles chantées ne lui eût pas laissée, et recourir à la langue instrumentale, langue plus

riche, plus variée, moins arrêtée, et, par son vague même, incomparablement plus puissante en pareil cas.» Et c'est bien là, dans ces pages purement orchestrales, qu'éclate le génie de Berlioz: l'*Adagio* de la «scène d'amour» a provoqué l'admiration de Wagner (il s'en est souvenu en composant *Tristan und Isolde*); qui, aussi bien que Berlioz (Mendelssohn peut-être), pouvait tisser si subtilement l'araignée *Scherzo* de la Reine Mab? L'utilisation des silences et d'accords longuement étalés dans la scène «Roméo au tombeau des Capulets» en fait une page extraordinairement expressive et évocatrice.

Berlioz a toujours été brillamment servi par des chefs anglais (Colin Da-

vis, John Eliot Gardiner, John Nelson pour ne citer qu'eux); le Britannique Daniel Harding n'a pas failli à cette tradition: il a su insuffler à l'Orchestre de la Suisse romande à la fois de la vigueur, de l'éclat, du rebond rythmique, de la finesse, mettant en valeur les coloris si particuliers de l'instrumentation berliozienne. Si on ajoute que les trois solistes et le chœur se sont haussés à ce niveau d'excellence, nous avons tous les ingrédients pour une soirée mémorable... sous l'œil et l'oreille attentifs de «notre» Charles Dutoit, présent ce soir-là, par ailleurs grand défenseur de Berlioz!

Frédéric Monnier

### Entretiens du mercredi

Prochains rendez-vous:

7 décembre: **Le dialogue oublié. Les conditions de son exercice.**  
Avec M. Olivier Delacretaz

14 décembre: **Comment est fixé le prix de l'électricité?**  
Avec M. Mathias Lorenz,  
spécialiste des affaires publiques d'Alpiq

21 décembre: **Rencontre apéritive**  
Avec M. François Forel, ingénieur et vigneron

Place du Grand-Saint-Jean 1 à Lausanne, à 20h.  
[www.ligue-vaudoise.ch/mercredis](http://www.ligue-vaudoise.ch/mercredis)

## L'homme de la com'

Soinneusement non cravaté, impeccablement mal rasé, notre ami Ethan Fontannaz<sup>1</sup>, tout frais diplômé de l'Ecole internationale de communication, s'arrête un instant devant l'immense porte d'entrée vitrée d'*Orwell and Co, Coaching, Consulting & Communication* (CCC), cette entreprise mondiale qui «pèse» plusieurs milliards et «gère» plus de onze mille employés.

Tout au long du chemin, il s'est répété les trois fondamentaux de la com': «Il n'y a pas de vérité», «Tout commence aujourd'hui» et «Il n'y a qu'une forme de communication».

Il n'y a pas de vérité. Il n'y a pas de fond des choses. Le mandant a toujours raison, qu'il s'agisse de vendre une nouvelle chaussure, de licencier la moitié de son personnel ou de déclencher une guerre nucléaire. Le rôle du communicant est d'en convaincre le public avec ces mots et ensembles de mots qu'on appelle des «éléments de langage».

Ces éléments valent non pour leur sens, mais pour leur charge émotionnelle. Ethan sait que les termes «statu quo», «grand-papa», «ligne rouge», «sacro-saint», «patriarcal», «aller dans le mur» suscitent statistiquement un sentiment automatique de rejet. Au contraire, «républicain», «ouvert», «durable», «urgence», «ADN», «étude récente», «éthique», «climatique», entraînent le vote, l'adhésion ou l'achat.

Le communicant n'argumente jamais. L'argumentation repose sur le principe de non-contradiction, qui professe que *deux affirmations contradictoires ne peuvent être vraies en même temps et sous le même rapport*. Or, notre époque voit dans le dialogue argumenté une source inutile d'errements

et de conflits. Elle préfère survoler les contradictions. Aussi le communicant n'argumente-t-il jamais, il répète à l'infini. Il répète que «la nouvelle école sera certes plus exigeante, mais aussi plus accessible à toutes et à tous»; ou que «le système de santé connaît un nombre record d'absentéisme, de *burn out* et de démissions, mais que la qualité des soins est maintenue»; ou que «la légalisation des drogues n'entraîne pas une augmentation de la consommation»; ou encore que «la réduction du temps de travail génère une croissance de la production».

Le deuxième fondamental est que tout commence aujourd'hui. Hier, le monde était bloqué par toutes sortes de liens qui nous ligotaient au passé et nous empêchaient d'avancer. Ces liens sont désormais brisés. Nous sommes dans l'avenir pur. Remplaçant l'expérience séculaire par les prophéties à court terme, ayant chassé «du passé l'important souvenir», nous pouvons, enfin, recommencer à neuf.

Car il faut du neuf, et on ne fait pas du neuf avec du vieux. Au lieu de mettre deux hôpitaux proches en collaboration, on va en construire un troisième, tout nouveau, proche d'une entrée d'autoroute, énorme, beaucoup plus cher que son budget, pourvu des appareils les plus sophistiqués, géré selon les méthodes de *management* les plus pointues et qui pourra «s'affronter» au *top ten* des établissements européens. Car tout est concurrence, dans une société libérale-étatique.

Tous les discours officiels laissent entendre que les nouvelles installations et la nouvelle gestion, notamment celle du personnel, seront tellement parfaites qu'on n'aura plus besoin d'en

changer. Objecter que la réalité résiste depuis cinquante ans à ce discours optimiste récurrent est dénué de pertinence, aux yeux du communicant qui remet continuellement les compteurs à zéro.

Le discours forme un tout standard que chaque nouveau directeur peut remplacer tel quel, quand le directeur précédant abandonne l'établissement du futur après trois ans de gestion calamiteuse pour s'en aller sous de nouveaux cieux «relever de nouveaux défis».

Troisièmement, il n'y a qu'une communication, quel que soit le domaine, parce que la communication est une science, et que la science n'a qu'une voix. Peu importe que le journal, par exemple, dont

Le mandant a toujours raison. s'occupe un communicant soit celui d'une association, d'une entreprise, d'une commune, d'une région, de la police, de l'Etat ou de l'Eglise, il présente la même forme et le même fond. Même mise en page, même genre de bandeau-titre et de logo, mêmes éditeurs répétant que tout va bien et que tout ira encore mieux. Et comme c'est scientifique, les avis divergents ne sont que des *fake news* complotistes qui ne sauraient avoir leur place dans le journal, pourtant présenté constamment comme celui «de toutes et de tous».

Mêmes illustrations, car les photos – et les vidéos – ne représentent jamais des employés réels, des ouailles réelles, des patrons réels, des médecins réels, des familles réelles. Elles sont choisies parmi des millions d'autres dans des banques internationales de photos, anonymes et obsessionnellement retouchées. Les jeunes y sont dynamiques, les vieux, à la fois gaillards, voire égrillards, et remplis de sagesse, les femmes, belles et efficaces (un rien

cassantes, car elles ont dû briser le «plafond de verre», ce qui laisse des traces). Les couples sont merveilleusement complices, et leurs enfants adroitement turbulents.

Et dans les publicités télévisées, tout ce monde rit aux éclats et fait la chenille sous la lune, bourré d'empathie, pénétré de connivence et d'évidence. Et on doit attendre la fin de la vidéo pour apprendre, de la voix pommadée du commentateur, si ce pur bonheur de vivre est provoqué par le *leasing* d'une voiture électrique, un parfum aux fragrances sauvages, un site de pari en ligne ouvert aux jeunes, un portable lavable et pliable ou un appel solennel de l'Etat à consommer moins salé.

Et il en va de même pour les programmes des partis, la politique de l'hôpital, l'organisation de la police, la stratégie militaire, la doctrine de l'Eglise. Etant le maître des formules efficaces, le communicant l'est aussi des pensées et des décisions du mandant. Symbole de la transversalité universelle, c'est lui qui dicte à ses clients captifs ce qu'ils doivent dire et faire pour obtenir un maximum de recevabilité médiatique.

Ethan y croit-il? Croit-il à ce langage qui immobilise ses contemporains dans un filet de formules stérilisées au point de leur faire perdre la faculté de même s'en rendre compte? Il est plus probable qu'il est lui aussi tombé dans le filet.

Il sort de ses pensées, s'ébroue et lève les yeux sur le fameux logo doré aux trois «C». Il est serein. Il maîtrise. Il va pouvoir «se vendre».

Olivier Delacrétaç

<sup>1</sup> «Comme une difficulté d'être...», *La Nation* N° 1919, 15 juillet 2011.

## Le programme de législature

Après plusieurs législatures d'un gouvernement de centre-gauche auquel on doit la socialisation rampante du Canton, le renversement de majorité allait-il favoriser un revirement de la politique vaudoise? La lecture du programme de législature, modérément encourageante, laisse toutefois des sentiments mêlés.

### Une pléthore de bonnes intentions

Au fil des chapitres, ce document énumère les «actions» que le Conseil d'Etat entend mener à bien. Nous en dénombrons 227. La plupart correspondent à des préoccupations légitimes. Mais 227! Il faut voir que ces «actions» doivent être entreprises en plus de la gestion courante. On est saisi de vertige. Et aussi d'une certaine frayeur, car il est vraisemblable que des forces supplémentaires sont nécessaires pour accomplir le travail; cela promet une nouvelle enflure administrative.

Il conviendrait d'élaguer. Par exemple, les arts et les lettres vaudoises ne se porteraient pas plus mal si l'Etat renonçait à promouvoir, par sa propre action, *l'économie créative et l'innovation au service de l'art et de la culture afin de concrétiser l'existence d'un pôle économique stratégique cantonal en matière de culture*.

### Un canton durable

Le texte gouvernemental sacrifie largement à la mode. Bien sûr qu'on ne peut éluder le soin de l'environnement et ignorer les caprices du climat. Mais cela tourne à l'obsession. Nous avons repéré plus de cinquante fois les mots *durable* et *durabilité*. On constituera un *pôle de croissance durable* pour favoriser le développement d'une *économie durable*. On adoptera une *politique d'investissement durable*. Au chapitre de la *mobilité durable*, on favorisera un *transport des marchandises durable* (?). Adeptes d'un *tourisme durable* et d'une *alimentation durable*, le gouvernement veut même prendre des *mesures contribuant à la durabilité de la culture*. Le Pays de Vaud, qui dure depuis des siècles, n'a pas forcément besoin de tant de *vitamines durables*, administrées *ad nauseam*.

Mais le programme est imprégné du vocabulaire du moment. On y trouve naturellement la *résilience*, la *société inclusive* et même l'objectif de consolider un *écosystème culturel*.

### Des zones d'ombre

Si détaillé soit-il sur de nombreux sujets, le programme reste énigmatique sur des points importants. La planification quinquennale repose forcément sur

une hypothèse démographique, mais on ne sait pas vraiment laquelle. Les perspectives financières ne précisent pas clairement l'évolution prévue du PIB vaudois, ni le niveau de l'inflation. La politique du personnel n'est que vaguement évoquée; on ne sait pas comment les effectifs devraient évoluer. Ces incertitudes rendent l'appréciation des perspectives financières assez difficile.

### Vers un redressement?

C'est quand même du côté des finances que proviennent de bonnes nouvelles. Car le Conseil d'Etat annonce la double intention d'augmenter les investissements et de baisser les impôts. La situation financière enviable de l'Etat le permet. Les investissements qui montent à 300-400 millions (part cantonale) depuis quelques années, passeraient à environ 500 millions annuels. Quant aux impôts sur le revenu et la fortune, ils seraient enfin un peu tempérés, au prix d'une baisse de rendement de près de 200 millions (les 250 millions d'allègements annoncés par le Conseil d'Etat comprennent des mesures déjà prévues dans d'autres domaines de la fiscalité). Cela ne suffira pas à ramener la fiscalité vaudoise à un niveau compétitif en regard des autres cantons, comme le demande l'initiative populaire des orga-

nisations économiques; mais après tant d'années de blocage, on respire un peu. C'est un des éléments qui donnent une teinte de centre-droite à ce programme; un autre est que parmi les 227 «actions» envisagées, aucune ou presque ne vise une croissance des prestations sociales, qui ont atteint un niveau record sous l'empire du régime rad-soc.

On dit que les grands navires, pour modifier leur course, ont besoin de beaucoup de temps et d'une longue distance de navigation. Le paquebot de luxe qu'est l'Etat de Vaud semble amorcer la manœuvre; espérons que, avec l'aide extérieure d'utiles remorqueurs, il mettra résolument le cap sur une sobriété durable.

Jean-François Cavin

## LA NATION

Rédaction  
Jean-Blaise Rochat / Frédéric Monnier  
CP 6724 1002 Lausanne

Tél. 021 312 19 14 (de 8h à 10h)

courrier@ligue-vaudoise.ch

www.ligue-vaudoise.ch

IBAN: CH09 0900 0000 1000 4772 4

ICM Imprimerie Carrara Morges

## † Pierre Rochat: un grand serviteur (1928-2022)

Monsieur Rochat a toujours raison, disait Me Regamey, au terme d'une longue et vive discussion lors de laquelle Pierre Rochat, seul de son avis, l'emportait, avec cette tranquillité souriante qui a imprégné si heureusement pendant plus de septante ans ses liens avec la Ligue vaudoise. Il avait à peine vingt-cinq ans quand il écrivit d'une plume déjà mûre les *Principes* de notre mouvement, dans les Cahiers de la Renaissance vaudoise (N° XXXIV-XXXV avril 1953)!

Nous pleurons un homme dont l'autorité, la grande sagesse, mais aussi l'absence absolue de la moindre vanité, ont été exemplaires dans notre pays, c'est-à-dire, pour dire vrai, qu'il mon-

trait l'exemple de ce qu'il convenait de faire, de dire, de penser. On le disait peu bavard, presque trop discret, mais c'est précisément cette prudence, souvent silencieuse, qui ajoutait du poids à ses interventions. Il est d'ailleurs remarquable que sa bienveillance et son autorité naturelle l'ont conduit à accepter de rendre service, et même les plus grands services, chaque fois que telle institution faisait appel à lui... et qu'il l'en estimait digne de son appui. Qu'on en juge: après son doctorat, pratique du notariat de longues années durant et avec une grande compétence (aux côtés de son associé, notre tant regretté ami Jacques Zumstein), membre de la Chambre des notaires vaudois, municipal à Che-

seaux-sur-Lausanne, collaborateur régulier de *La Nation*, membre puis président du Conseil d'administration du Fonds d'investissements agricoles, puis du Fonds d'investissement rural, membre de la Commission cantonale de recours en matière foncière, assesseur des tribunaux d'expropriation, membre de l'Association du Centre Patronal, président du Conseil de fondation et du Comité de direction du Conservatoire de Lausanne (au moment même de la mue délicate de cette institution), membre et président de conseils d'administration de fondations, en particulier de la Fondation Marcel Regamey, et d'institutions ecclésiastiques de l'Église protestante. Son dévouement à la chose publique ne l'a pas empêché de servir aussi son pays dans une carrière militaire d'envergure: colonel EMG de milice, puis chef d'état-major de la Brigade de forteresse 10, commandant du Régiment d'infanterie 41, enfin juge au tribunal militaire de division 10.

Comment cet homme qu'on pourrait imaginer volontiers entièrement absorbé par son métier même, a-t-il eu encore l'énergie et le temps de faire œuvre d'historien et d'écrivain, rédigeant d'une plume alerte *La garnison de Saint-Maurice – Un demi-siècle d'histoire militaire* (Cabédita)? M. le brigadier

Philippe Pot en dira tous les mérites: «Il s'agit en effet d'un véritable panorama de l'histoire de la fortification en Suisse avec, en toile de fond, le développement de l'armée fédérale depuis la Constitution adoptée en 1874... Si de nombreux ouvrages ont traité l'un ou l'autre aspect de l'histoire de la fortification, c'est bien la première fois qu'ils sont réunis en une véritable synthèse richement documentée avec toutes les références nécessaires.»

Ses multiples activités, ses multiples services n'empêchaient pas notre ami de s'enthousiasmer pour la grande musique et la grande peinture, celle de la Renaissance italienne en particulier, soucieux de faire partager sa passion par ses enfants, les entraînant de musée en église de la belle Italie. Et puis il y a encore son beau chalet de Rougemont devenu en quelque sorte le port familial. Il a pu y accueillir avec sa bonté naturelle ses enfants, ses petits-enfants et même ses arrière-petits-enfants.

Nous rendons hommage à cet homme, Pierre Rochat, qui, toujours avec lucidité mais aussi avec une énergie toujours désintéressée, s'est dévoué au bien commun du pays, et nous perpétuerons sa mémoire.

Daniel Laufer

## Un éclairage inattendu

A suivre les médias romands, notre époque ne semble pas engageante. En gros, on nous promet l'apocalypse, une fin du monde qui ne serait pas une *révélation* (signification du mot grec *apokalypsis*, titre du dernier livre de la Bible). On ne cesse pas de dresser la liste: réchauffement climatique insupportable, raréfaction des métaux et des sources d'énergie, extinction des espèces, perte de la biodiversité, pandémies, guerre mondiale, guerre nucléaire, inégalités croissantes, surpopulation ou dépopulation et vieillissement, migrations sauvages, etc.

Parfois, en guise de consolation, on nous dit qu'*un autre monde est possible*: celui de la sobriété, de la résilience, de l'égalité enfin réalisée entre riches et pauvres, entre l'homme, la femme et les enfants, voire entre l'être humain et l'animal (pâtres bienveillants et loups conviviaux); chacun (et chacune) vivra son orientation sexuelle en toute liberté, gèrera une mort choisie, fera ce qu'il voudra quand il le voudra, à condition bien entendu de *respecter la planète* après avoir fait un sort aux outrances capitalistes.

Ce *monde meilleur* nous semble à peine plus désirable que l'apocalypse.

Comment résister à la désespérance qui nous gagne? Deviendrons-nous éco-anxieux? Nous rangerons-nous au côté des grands-parents pour le climat?

Il existe entre nous et la réalité un voile tissé par les médias et les réseaux sociaux universels. Nous aimerions voir les choses de plus près, par nous-mêmes, ou du moins entendre des voix mettant en doute la version la plus répandue des faits, commentée en continu par des scientifiques qu'*il faut écouter*, des chercheurs et des chercheuses, des psychologues, climatologues, experts et autres épidémiologistes, tous témoins de la vérité.

*La Nation* se réclame du réalisme politique et philosophique. Le réaliste, méfiant, s'emploie à voir la réalité telle qu'elle est. Il admet que les émotions nous signalent des dangers, mais il ne se laisse pas submerger par elles. Il cherche à les contrôler, à résister à leur présence envahissante dans nombre de médias. Il évite de voir les choses en noir ou en rose utopique. Il y a diverses techniques pour déchirer le voile médiatique: s'occuper de ce qui nous regarde, du pays où l'on vit; se tenir éloigné autant que possible des réseaux sociaux, des radios et TV;

lever les yeux de son téléphone portable, observer les gens, leur parler; se balader dans les campagnes ou les quartiers près de chez soi, qu'on croit connaître; regarder ce qui se passe dans les bistrotts, les transports publics ou les terrains de sport; lire les classiques; lire des livres surprenants.

Ainsi il y a quelques années, alors que l'histoire des pays musulmans ne nous attire pas, nous avons lu *Fascination du djihad, fureurs islamistes et défaite de la paix* (2016), écrit après les attentats de Paris par un professeur d'histoire médiévale du monde musulman à l'université de Paris-X. Le livre nous avait semblé juste et mesuré, sans plus. En cette fin d'année, nous avons dévoré *La traîne des empires, impuissance et religion* (2022), du même auteur, Gabriel Martinez-Gros, qui nous a fait forte impression. Nous nous sommes ensuite penché sur *Brève histoire des empires: Comment ils surgissent, comment ils seffondrent* (2014), sur *L'Empire islamique, VII<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècle* (2019) et *L'Islam, l'islamisme et l'Occident, genèse d'un affrontement* (2013). Nous avons aussi écouté sur YouTube des conférences et entretiens donnés par le professeur, septuagénaire souriant, loquace et savant.

Dans son livre de 2022, Martinez-Gros se risque à la philosophie de l'histoire, ce qui n'est pas pour nous déplaire, car, pour reprendre une formule connue, *l'histoire sans la philosophie est aveugle, la philosophie sans l'histoire est vide*. Le propos de l'historien français, né à Oran, se fonde en grande partie sur l'enseignement d'un sage musulman du XIV<sup>e</sup> siècle, Ibn Khaldoun. Cette source éclaire de façon nouvelle, pour nous du moins, l'histoire de l'Islam et celle de l'Occident; nous nous décentrons quelque peu de la vision occidentale dominante, progressiste et orientée sur un futur infini.

Martinez-Gros prend des risques qu'il assume. Il prédit que la parenthèse occidentale, fondée sur une domination scientifique, technique et militaire, ouverte autour de 1800, se refermera en 2050. Il a des vues pénétrantes sur la démographie, la distinction du temporel et du spirituel dans la chrétienté et l'islam, le rapport entre l'abondance et l'usage de la force, ainsi que sur le surgissement possible d'une religion nouvelle.

Ces thèmes nous préoccupent. Nous y reviendrons.

Jacques Perrin

## Un procédé inadmissible

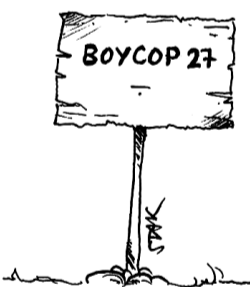
Le 20 juin, le Conseil général de Fontaines a refusé de justesse le plan partiel d'affectation qui devait permettre l'érection de plusieurs éoliennes dans une zone digne de protection; un refus de justesse, c'est un refus – point barre. Maintenant, la municipalité remet cette même question à l'ordre du jour, pour la séance du 8 décembre.

Elle veut battre les opposants à l'usure.

Dans le cas similaire de La Praz, le Conseil d'Etat a estimé que ce procédé ne violait pas la loi. Il a peut-être raison formellement. Mais la sécurité du droit est mise en péril si toute décision peut être revue, sans qu'il y ait de fait nouveau. Et après un second vote, un troisième, un autre encore?

Toute autorité douée d'un minimum de sens civique devrait s'abstenir de ce genre de coup tordu.

J.-F. C.



## Pour un boycott intégral de tout

Beaucoup de gens boycottent les matches<sup>1</sup> de football qui se déroulent en ce moment au Qatar. Certains agissent par principe, considérant que tout événement sportif mérite boycott et que la beauté du Qatar ne suffit pas à justifier une exception. D'autres sont mus par un élan moral, bien décidés à manifester leur désapprobation face à un pays qui occupe une

138<sup>e</sup> rang, soit douze places derrière le Qatar, et qu'on aurait par conséquent dû boycotter avec d'autant plus d'indignation la Conférence sur les changements climatiques («COP-27») qui s'est tenue dans la première quinzaine de novembre à Charm el-Cheikh. Cette pointe d'ironie est joliment trouvée!

Pour notre part, nous considérons les choses sous un angle un peu différent, à savoir qu'il existe de nombreux bons motifs de boycotter une conférence sur le climat et que le charme de l'Égypte ne suffit pas à justifier une exception.

## LE COIN DU RONCHON

très mauvaise place – la 126<sup>e</sup> – dans le classement des Etats en fonction de leur degré de démocratie, classement établi par *The Economist Intelligence Unit* et faisant référence en Occident.

Un interlocuteur facétieux nous fait remarquer que, dans ce même classement moral, l'Égypte figure au

<sup>1</sup> Les dictionnaires nous disent que le pluriel «français» (matches) est désormais préférable au pluriel «anglais» (matches), ce qui laisse à penser que le pluriel anglais fut tout de même de rigueur à une époque où chacun savait écrire correctement. Le critère déterminant de notre choix est que la phrase en question est déjà remplie de mots anglais.